

Le panier à fruits

Alice

Hiver 2016/2017

Dès que je consacre du temps à d'autres activités que l'écriture, je me mets à avoir peur de ne plus jamais produire le moindre texte. Je me pousse alors un peu à m'y remettre, mais je n'ai pas autant d'idées que je le voudrais. Alors, je me retrouve parfois à écrire des choses étranges, ce qui n'est pas, en soi, une mauvaise chose : cela m'entraîne dans des domaines variés et inhabituels.

On pourrait dire que le texte qui suit est inspiré de faits réels, mais je n'aime pas cette désignation dont les producteurs de fictions se servent pour cacher un peu tout et n'importe quoi derrière un joli emballage opaque. Disons simplement que le point de départ du récit m'est venu par le biais d'observations réelles ; le reste n'est que pure broderie exploratoire de ma part. On pourrait également considérer cette histoire comme fantastique, mais j'ai l'impression d'insulter un genre littéraire dès que je tente d'y réserver une petite place pour un texte de ma conception.

Il s'agit à ce jour d'un de mes textes les plus légers, dans la mesure où j'ai enfin pris quelques distances avec mes problèmes personnels. Certes, le personnage principal a vraisemblablement hérité à mon insu de ma propension à m'inquiéter et à imaginer l'indicible, mais la grosseur du trait masque assez vite ces quelques similitudes. Ne subsiste alors que mon envie

de construire de la prose autour d'une thématique que l'on pourrait qualifier, sans peur d'être contredit par quiconque, d'idiote. Les personnages ne sont que des sujets d'étude dans un laboratoire en forme de gros bac à sable renfermant tous les instruments auxquels l'imagination peut donner naissance. Je n'ai aucune hypothèse à vérifier, aucune conclusion à tirer, mais je m'amuse beaucoup. Espérons que cela plaise également à d'autres. . .

*
* *

Je ne comprends toujours pas ce qui lui a pris. Quel besoin ma femme avait-elle eu d'acheter, et à plus forte raison de faire entrer chez nous, un objet aussi diabolique ? Personne ne lui avait rien demandé, après tout. Et puis, la nature malléable de cet artefact était si évidente, si flagrante, qu'aujourd'hui encore je ne suis pas certain d'avoir pardonné à mon épouse d'être tombée dans ce piège. Je préfère imaginer qu'elle a été manipulée à son insu par celui qui allait ensuite s'acharner sur ma personne.

Ma rencontre avec la chose ne fut pas aussi brutale qu'on pourrait se l'imaginer. En fait, il me fallut même passer plusieurs fois devant pour prendre note de sa présence, une présence qui allait pourtant par la suite tant m'oppresser.

C'est donc au bout de quelques heures que la réalité se présenta à moi, comme si le décor venait de changer soudainement sous mes yeux. Quelque chose d'inhabituel, de nouveau, se détachait nettement dans un coin de notre cuisine. L'objet, posé à même le sol mais culminant à une hauteur assez remarquable, était assez frêle mais contrastait tant avec ce qui l'entourait qu'il en acquérait une aura presque régaliennne.

Il s'agissait, plus précisément, d'une simple structure métallique, faite de fins cylindres recourbés, ayant pour unique

but de soutenir trois nacelles du même acabit. Ces trois éléments, quant à eux, pouvaient contenir toutes sortes de victuailles. En somme, ce qu'on peut appeler un panier à fruits. Ou trois paniers. Mais seule la dernière nacelle – celle située tout en bas de la structure – nous intéressera dans le présent récit.

Assez vite – disons-le franchement : immédiatement –, cet objet m'inspira une certaine animosité, qui allait bientôt faire place à de la méfiance. . . et enfin à de la terreur pure. Tout d'abord, je ne lui trouvais aucune véritable qualité : il ne m'apparaissait que comme une sorte de porte-cintres miniature sur lequel auraient été accrochées quelques passoires mal conçues et abandonnées là avant le terme de leur fabrication. De plus, ces paniers superposés modélisaient tristement, à leur échelle, notre société qui recherche dans la verticalité l'espace et la liberté qu'elle ne parvient plus à trouver autour d'elle. Enfin, je ne voyais pas l'intérêt de l'incorporation dans notre cuisine de ces paniers, étant donné que nous disposions déjà d'un objet de la même nature, en moins disgracieux. Ces paniers déchus se trouvaient un peu plus loin, à un emplacement de seconde classe, avec les passagers qui allaient avec : presque vides, leur seul travail volé par une concurrence qui n'avait pas lieu d'être, ils en étaient réduits à accueillir quelques objets dont personne ne voulait.

Je restai un moment interdit, donc, face à cette apparition. Je passai une bonne minute à dévisager ces paniers à fruits qui semblaient être arrivés là par eux-mêmes.

« C'est quoi, ça ? lançai-je à ma femme, située dans une pièce adjacente, sans me retourner. Je ne quittai pas l'objet du regard, comme on l'aurait fait avec un animal paraissant enclin à attaquer par derrière au moindre instant d'inattention.

— De quoi, “ça” ? »

C'était un peu de ma faute, aussi : la question à poser était

plutôt « pourquoi », « comment », ou éventuellement « quand », mais pas « quoi » : la nature de l'objet ne m'échappait nullement. Mais il me fallait une sorte d'introduction avant de me montrer si inquisiteur. Tant pis, j'allais improviser, tout en tâchant d'être plus précis :

« Ces espèces de paniers bizarres, dans la cuisine. Les autres suffisaient, non ?

— Je ne les trouvais pas pratiques. Trop étroits. Et puis, ceux-ci sont jolis, non ? Ils bougent et tout, en plus ! »

C'est alors et ainsi, face au ton ravi de mon épouse, que le comble de l'horreur me fut révélé : ces nouveaux paniers bougeaient. Chacune des trois nacelles était libre de se balancer d'avant en arrière et avait déjà tendance à abuser de cette possibilité, mettant ainsi en péril le délicat équilibre des fruits que l'on y avait déposés.

« Mais... Ça sert à que dalle !

— Que ça se balance ? Bah j'trouvais ça marrant. »

J'étais sidéré en constatant que cet être humain a priori bien constitué ne voyait pas le caractère absurde d'une telle création. Ne pouvait-elle pas se contenter de paniers fixes ? Quel besoin avaient-ils de bouger ? En quoi cela nous aidait-il à les garnir de victuailles et à les y récupérer ultérieurement ? Qu'y avait-il d'amusant là-dedans ? Je ne voyais là que contraintes supplémentaires et distractions superflues.

Comme pour me narguer, les paniers continuèrent à se balancer. Seul le faible chuintement que leur activité produisait perturbait le silence né de l'avortement de la discussion entamée avec ma femme. J'avais été abandonné, laissé seul avec mon incompréhension et ce qui l'avait provoquée. Seul ? Non ! J'entendais mon fils qui sortait de sa chambre et qui approchait. J'allais le prendre à témoin. Avec l'éducation que je lui assurai, il était certain qu'il comprendrait et rejoindrait mes rangs.

« Hey, t'as vu le nouveau panier à fruits ? Tu ne trouves pas que... commençai-je plein d'espoir.

— Pas l'temps, P'pa ! Nico m'attend, là ; j'suis à la bourre, me coupa-t-il presque sévèrement.

La porte d'entrée qui claqua écrasa toute chance de riposte.

Tout compte fait, j'étais bien seul, pensai-je en refaisant face au panier qui se dandinait toujours aussi insouciamment. Agacé, je saisis la nacelle inférieure – de loin la plus vivace – entre le pouce et l'index et la ramenait à un état d'équilibre. N'ayant ensuite plus guère de raison de rester là, je tournai les talons.

Je passai alors plusieurs heures à vaquer à mes occupations, comme je l'aurais fait en un jour normal. La plupart du temps, je ne pensais même pas à ce panier à fruits. Puis vint le soir. Mon fils était déjà couché, et ma femme n'allait pas tarder à faire de même. Je m'apprêtais à suivre leur exemple, quand quelque chose attira mon œil dans un recoin de mon champ de perception. Là, dans la pénombre, le panier était en mouvement. La nacelle inférieure se balançait avec vigueur, tandis que les autres ne montraient aucun mouvement notable. Intrigué, je vérifiai sans délai mon unique hypothèse :

« Chérie, tu as pris un fruit ? À cette heure ?

— Hein ? Pourquoi tu dis ça ? répondit-elle d'une voix endormie.

— Bah le panier bouge comme un fou ; on dirait limite que quelqu'un vient de shooter dedans.

— J'sais pas, on a dû taper contre en passant à côté. Bon, j'y vais ; à toute. »

Encore une fois, on refusait de partager mon désarroi. Je croyais mon épouse sur parole, mais étant donnée la position reculée du panier, il me semblait hautement improbable que quiconque l'ait percuté. De plus, je n'avais pour ma part aucun souvenir de la sorte. Mon dernier contact avec la chose remon-

tait à cet instant où j'avais stoppé son mouvement, plusieurs heures auparavant. S'il y avait eu une autre confrontation depuis lors, je me la serais assurément rappelée. Ne trouvant donc aucune solution au problème, je fis la seule chose qu'il m'était donné de faire : mettre une nouvelle fois fin au balancement de la nacelle, et aller me coucher.

Le lendemain devait être pour moi un jour de repos, mais cette notion fut assez rapidement mise à mal.

Lorsque je me levai, mon fils était déjà en train d'engloutir un petit-déjeuner qui n'avait de petit que le nom. La seule femme de la maison, elle, avait dû se rendre de bonne heure à son travail. Je commençai à sortir quelques provisions des placards et à prendre position à table, à une distance raisonnable de mon fils afin de ne pas être perçu comme un envahisseur.

En guise de touche finale à ces préparatifs, je me dis qu'une orange pressée serait agréable. Je me dirigeai donc vers le coin de la cuisine où nos fruits étaient reclus.

J'avais réussi à oublier les histoires de la veille : parfois, plutôt que de porter conseil, la nuit se contente de nous assommer – c'est plus expéditif et moins compliqué. Pourtant, je devais vite déchanter en arrivant face au panier à fruits. Oui, ce panier à fruits-là. Je me réveillais d'un doux rêve, et mes oranges adorées étaient de nouveau entre les griffes de quelque créature qui m'était tout sauf familière. Pire : la nacelle inférieure avait une fois encore trouvé l'énergie nécessaire pour entretenir un mouvement marqué. Le balancement que j'avais étouffé dans l'œuf la veille au soir s'était élevé de ses cendres infernales, et une vigueur nouvelle parcourait ses membres de métal bon marché.

Je me retournai vers la table comme une furie, et dressai mentalement l'inventaire des déchets et aliments disposés devant mon fils. Après quelques secondes de cet examen, il remarqua mon attitude inhabituelle et tourna la tête, d'un air

soucieux mais aussi et surtout agacé.

« Qu'est-ce que tu fous ? T'as jamais vu un mec bouffer ? »

Sa question m'ayant l'air foncièrement rhétorique, je la balayai d'une question de mon cru, autrement plus importante :

« T'as pris un fruit ? lançai-je un peu plus fort que je ne l'aurais souhaité, à en juger par la taille des yeux que me présentait maintenant mon fils.

— Hein ? Euh. . . Nan, j'crois pas. Pourquoi ? Tu vas me dire que je bouffe n'importe quoi ? me répondit-il, sur la défensive.

— Non, c'est juste. . . Ce panier à fruits, là, il se balance vachement !

— J'suis assis depuis des plombes et j'y ai pas touché. »

Le scénario de la veille se répétait. Perturbé mais toujours supérieur physiquement, j'empoignai la nacelle et la ramenait avec fermeté au plus près de la verticale. Je desserrai ensuite lentement mon étreinte, sans mouvement brusque, et contemplai, satisfait, mon œuvre empreinte d'immobilité. Mon fils, lui, ne m'apporta même pas le strict minimum de soutien moral, occupé qu'il était à mener son repas à son terme.

Mon orgueil fut bien vite mis à mal. Je m'étais lancé, trop confiant, dans une lutte des plus vaines : dès que mon attention fléchissait, dès que je quittais la pièce ou simplement que le temps passait, le phénomène se reproduisait à l'identique : ce satané panier reprenait vie, et battait l'air inlassablement, sans que quiconque ait le souvenir de lui avoir prêté main forte. Cet élan intarissable semblait provenir de nulle part, comme jaillissant de l'air lui-même.

Certains auraient vu dans pareil prodige un miracle de la nature, l'avènement fortuit du mouvement perpétuel, l'apothéose de la sérendipité. Pour moi, en revanche, dont la vision devait traverser une nature résolument pessimiste, il était impossible qu'un phénomène aussi étrange et insistant soit un cadeau ; il se cachait forcément quelque force obscure, maligne,

derrière cette agitation si suspecte. Bien que le reste de ma famille ait exprimé ouvertement son manque d'intérêt pour la question, je fis le serment de démasquer le responsable, de mettre fin aux agissements de celui qui m'avait projeté de force dans cette bataille psychologique, qui me faisait passer pour un aliéné auprès de mon entourage. Je devais vaincre, sous peine d'être moi-même terrassé.

La guerre que nous nous livrâmes fut composée d'une succession ininterrompue d'escarmouches, dont chacune ne faisait qu'aggraver la situation. Essayez d'éteindre un feu en soufflant dessus, et si vous n'y mettez pas assez d'énergie, vous ne parviendrez qu'à rendre les flammes plus vigoureuses, plus féroces, et alors, votre panique croîtra tout autant que le brasier que vous aurez malgré vous attisé. C'est ce qui m'arriva – à plusieurs reprises. Chaque tentative me coûtait une partie de mon impassibilité déjà bien entamée, et ce sans la moindre contrepartie.

Chaque jour, je rappelais ce panier à l'ordre cinq fois, dix fois, davantage s'il le fallait. En parallèle, dans les courts instants où mon adversaire me laissait en paix, j'échafaudais des plans. Hélas, les possibilités me semblaient très limitées, et aucune de mes idées n'arrivait à un point de maturité tel qu'elle devenait applicable. Ainsi, je songeai à tout bonnement fixer la partie mobile du panier afin de le contraindre bon gré mal gré à se tenir tranquille. J'entrevois déjà une manière simple de priver la nacelle de cette liberté qu'elle ne méritait point, mais cette idée rejoignit presque immédiatement ses prédécesseurs aux oubliettes. Pensez donc : rien que d'imaginer le panier en train de pousser contre ce garde-fou que j'aurais voulu muraille, de tenter de le forcer à chaque instant de la journée comme de la nuit me rendait malade. Cela aurait été comme maintenir une bête féroce prisonnière dans une fragile cage oubliée dans un coin de la maison. Et puis,

cela n'aurait fait que masquer le problème plutôt que de la résoudre. La fureur du panier nous aurait peut-être éclaté au visage un peu plus tard, faisant voler en éclats ses liens et le faisant se balancer comme jamais auparavant. Qui savait de quoi ce monstre était capable, ou quelle force il était susceptible de déployer une fois acculé et après un peu de repos ? Je m'étais donc remis à mes recherches, certain de pouvoir trouver mieux.

Une journée de lassitude peut parfois nous emplit d'un égoïsme cruel. Ainsi, une idée ignoble m'effleura bientôt l'esprit. Je suis heureux de pouvoir dire aujourd'hui que j'y ai renoncé, car mon humanité m'aurait probablement abandonné à tout jamais si j'avais cédé à la tentation que représentait cette solution de facilité.

Cette solution si infâme, donc, consistait simplement à revendre le panier. En d'autres termes, moins hypocrites : à jeter en pâture à ce démon une autre famille d'humains juteux et bien portants. Je vécus une nuit terrible passée à me tourner et me retourner dans mon lit, tantôt percevant ce plan comme une issue non seulement raisonnable mais également nécessaire, tantôt regagnant espoir et dignité.

Au petit matin, cependant, j'avais les idées un peu plus claires, malgré la fatigue : je devais renoncer. L'horreur qu'auraient vécue les nouvelles victimes du panier aurait été tout autant la mienne ; à chaque instant, j'aurais imaginé, et même senti leur douleur. Dans mon propre intérêt, je devais trouver un autre moyen de me débarrasser de cette calamité – un moyen qui ne mettrait pas en péril la santé d'autrui, même de parfaits inconnus.

Hélas, il y a des choses que même le plus déterminé des Hommes est incapable d'accomplir, même sous la contrainte ou la menace d'un péril imminent. Pendant près de deux semaines, je ne vécus plus qu'à moitié, consacrant la majeure

partie de mon temps à des réflexions arides. Je fixais le panier du regard comme pour le défier, espérant déchiffrer ses propres plans, savoir comment il comptait m'achever. Pour toute réponse, lui se contentait de se balancer. Non que j'attendais réellement autre chose de lui, mais son insistance à elle seule suffisait à me plonger dans un profond sentiment d'insécurité, si bien que je ne pouvais soutenir trop longtemps ce contact visuel, bien qu'il fut a priori à sens unique.

Ce fut quand je m'y attendais le moins qu'il passa à l'offensive. Profitant de la faiblesse humaine qui nous rend dépendant de la nourriture, il me guetta alors que j'allais lui subtiliser une des oranges que ma femme, à ma grande horreur, lui avait confiées. Plus concentré sur ma haine du panier que sur la pyramide instable d'agrumes qu'il berçait infatigablement, je laissai s'ouvrir dans ma défense une faille nommée maladresse. Le panier, ne perdant pas une seconde, s'engouffra dans la brèche. Avec une souplesse effroyable, il valsa à mon contact de manière à mettre les malheureuses oranges en branle. Ces innocents fruits étaient devenus l'instrument du plan diabolique du panier. Ce qui était, dans ces conditions, devenu inévitable arriva : alors que je me tenais là, une orange dans la main, je ne pu que regarder, tétanisé, une seconde orange rouler hors de la nacelle. Elle resta suspendue un instant dans les airs, tournant devant mes yeux écarquillés comme une balle de tennis. Puis, la chute. À l'instant même où l'orange rebondit mollement sur le sol, les derniers remparts qui préservaient ma rationalité tombèrent, vaincus à l'usure par un vent d'hystérie. Je me retournai vers la table, où ma femme et notre fils consommaient leurs desserts respectifs avec l'insouciance de ceux qui se trouvent loin du front. J'abattis mon orange sur la table comme un poing, produisant un son ma foi assez ridicule. Mais qu'importe la théâtralité : les vibrations et le pic d'excentricité de mon comportement suffirent

à attirer l'attention de ma famille. L'un comme l'autre me regardèrent avec des yeux épuisés. Eux qui ne prenaient part d'aucune manière à cette guerre contre le panier et contre moi-même ne comprenaient pas ma souffrance, et ne me voyaient que comme une gêne, un énergomène qui s'agitait sans cesse pour des futilités.

« Laisse-moi deviner : le panier t'a mordu ? railla mon fils, l'exaspération pointant dans sa voix.

— Il a balancé des oranges partout sans raison !

— ... Je ne vois qu'une orange par terre, d'ici, commenta mon épouse.

— Assez ! hurlai-je. Ce panier est démoniaque et agit de son plein gré ! J'en obtiendrai la preuve cette nuit même ! Je l'immobiliserai et resterai devant jusqu'au matin s'il le faut ! Et je ne veux personne d'autre que lui et moi. . .

— "Lui et moi" ? Oh putain. . . C'est un panier, mec, interrompit mon fils.

— Silence ! Je disais : je ne vous veux pas dans la maison avant au moins demain midi ! Qui sait quelle influence vous avez sur ce panier ? D'ailleurs, rien ne me prouve que ce n'est pas vous qui, je ne sais comment, le faites se balancer ainsi ! »

Avant même que j'eus terminé ma diatribe, mon épouse, le regard plus noir encore que mes propos, avait commencé à rassembler ses affaires. Ma colère m'avait vidé de l'énergie que j'avais réussi à préserver, et je n'avais plus la force de m'inquiéter de l'attitude de ma femme, de la mienne ou de l'avenir. Avant de claquer la porte, elle me lança :

« Pas avant midi ? T'inquiètes pas, je reviendrai bien plus tard que ça. »

Mon fils, lui, restait planté là, consterné. Après quelques instants, il déclara :

« De toute façon, si tu es aussi lourd, je préfère largement me tirer chez un pote, hein. Et puis, même en temps normal,

en fait. »

J'accueillis cette réplique comme l'une de ses piques habituelles, n'y prêtant guère d'attention. Tout ce qui importait vraiment était que la maison se vide, que l'on me laisse y voir un peu plus clair.

La porte claqua une nouvelle fois, l'extérieur engloutissant le jeune homme. Le silence retomba sur notre demeure.

Nous y étions enfin. Non seulement ils étaient dorénavant hors de danger, mais en plus j'allais pouvoir déployer mes pleines facultés de concentration, et réduire à néant les efforts machiavéliques du panier à fruits.

Je dressai sans attendre le camp face au panier : coussins, provisions... Je devais pouvoir monter la garde – « tenir le siège » serait plus exact – le plus longtemps possible. Pour assurer le coup, je disposai même un saladier en guise de pot de chambre – ou de cuisine, en l'occurrence – à côté du reste de mon équipement. Je pris le temps de faire l'inventaire de ce qui était maintenant étalé par terre, puis, satisfait et plus confiant que je ne l'avais jamais été depuis le début de cette histoire, je pris place à mon poste d'observation.

Le reste de la journée, vous l'aurez deviné, fut horriblement long. Le soleil m'observa avec une intensité comparable à celle avec laquelle j'observais mon adversaire et refusait tout autant que moi de se coucher.

J'aurais pu troquer une partie de mon efficacité pour rendre plus tolérable l'attente, par exemple en m'armant de livres, mais je me croyais au-dessus de tout ça : je ne voulais pas que quoi que ce soit détourne mon attention, ne fût-ce que pour une seconde. Il en allait bien entendu de même pour la musique. En effet, le but principal de ce siège était de démasquer la chose, le phénomène ou la personne qui était responsable des mouvements inexplicables de la nacelle inférieure du panier à fruits.

J'avais, cela va de soi, pris soin d'imposer une fois de plus une immobilité parfaite au panier au moment d'entamer ma veille. Cette inertie fut conservée de nombreuses heures durant ; la nacelle supportait stoïquement mon regard soutenu, ne flanchant pas devant l'intensité de la situation, mais n'osait pas dévoiler ses secrets sous une surveillance si indiscreète et intransigeante. Sa puissance restait enfouie.

Ce fut une guerre de position au sens le plus absolu : aucun des belligérants ne se déplaça ne serait-ce que d'un demi-mètre. Ce fut une guerre d'endurance et d'opiniâtreté, mais surtout, ce fut une guerre que je perdis. Ma défaite prit la forme extrêmement simple de ce qu'on appelle familièrement un coup de barre.

À mon réveil, je relevai la tête d'un réflexe paniqué, sachant déjà avec une certitude glaçante ce que j'allais constater. Le panier. Ce foutu panier se balançait haut et fort. Son balancement résonnait sous mes yeux comme des éclats de rire moqueurs. C'était le châtimeut infligé par le vainqueur au vaincu, en même temps que le symbole même de la victoire célébrée.

Que s'était-il passé ? À en juger par la position que j'occupais à mon réveil, il était tout à fait plausible que j'aie moi-même offert l'impulsion fatidique à la nacelle, d'un malencontreux mouvement du bras. Ce doute qui planait sur la situation faisait vraisemblablement partie intégrante de son plan : une simple victoire ne m'aurait pas assez humilié, il lui avait fallu me laisser penser que j'avais peut-être causé ma propre perte ! J'aurais à passer le reste de mon existence avec ces interrogations sur le cœur, épris de honte.

Je passai alors quelques terribles secondes à observer le fier balancement du panier, l'air absent, tentant de reprendre mes esprits, de digérer le choc reçu. Les rayons de soleil matinaux m'arrosaient le visage, comme pour s'assurer que j'étais

cette fois bien éveillé. Je respirai profondément. Que je le veuille ou non, la vie continuait ; j'étais encore sur pieds. Il me fallait songer à mes prochaines actions.

À la lumière cuisante de ce pathétique échec, je savais dorénavant, comme on contemple une évidence que l'on a pendant longtemps refusé de reconnaître, que je n'étais pas de taille face à cet ennemi. Il me fallait une aide extérieure, sans quoi je ne trouverais jamais une stratégie efficace. Il devait bien exister des spécialistes de ce genre de cas ! Après tout, cela n'avait rien de plus ridicule qu'une histoire de fantômes. Peut-être était-ce une histoire de fantômes, d'ailleurs. Je me dis que, potentiellement, certaines personnes se bousculeraient pour avoir l'opportunité de formuler une hypothèse sur un cas de cette trempe, et de faire montre de leurs talents.

Ainsi, je consacrai ensuite plusieurs heures à écumer le web à la recherche de ces gens qui faisaient de la lutte contre l'occulte leur métier. J'ouvrais et mettais de côté de nombreuses pages contenant leurs coordonnées, me figurant chaque clic fructueux comme autant de coups portés au panier. Il ne se doutait pas de ce qui se préparait !

Une fois un nombre satisfaisant de personnes et organismes sélectionnés, j'entrepris de procéder à un choix par élimination. Cette nouvelle étape me prit une bonne heure supplémentaire, mais cela me semblait bien peu cher payé : je peaufinais ma vengeance, et en tirait même un certain plaisir qui faisait partie intégrante de ladite vengeance : enfin, le sourire me revenait.

L'écoulement de tout ce temps eut cependant un effet que je n'avais pas anticipé. Ma fureur et ma détermination avaient usé comme un carburant le peu d'énergie que ma nuit passée sur le sol de la cuisine m'avait accordé. Mon esprit avait eu le temps de considérer mon plan et était moins conciliant avec les idées fantaisistes qu'il ne l'était à mon réveil. Le coup de

disgrâce, si j'ose dire, me fut porté, bizarrement, par le profil de l'ultime survivant de mon processus de sélection : lorsque je pris le temps de relire en intégralité la page qui ventait ses capacités et ses accomplissements passés, bien que je le faisais initialement pour me congratuler après ces recherches intenses, je tombai quelque peu des nues :

« Attends, c'est ce mec-là, que je m'apprête à contacter ? pensai-je. Mais il est ostensiblement frappé, ce type ! Cela veut-il dire que je suis tombé à ce niveau ? À cause de... »

Soudain, le panier revint au centre de mon attention. Je me retournai pour le regarder, comme pour déterminer s'il valait la peine de prendre part à des histoires impliquant un potentiel charlatanisme.

Il était immobile.

Je fus secoué par cette constatation, comme pour compenser cette absence de mouvement de sa part. Je restai un bon moment là, le cou vrillé, fixant ce panier qui se moquait encore de moi. Que cela signifiait-il ? Avait-il pris peur et abandonné la lutte ? S'était-il lassé de jouer avec moi ? Ces questions me suivirent pour le reste de la journée, ainsi que le lendemain. Finalement, une nouvelle hypothèse, si terrible que je n'avais pas osé la formuler initialement, vint remplacer toutes les précédentes : cette immobilité soudaine n'était qu'un nouvel assaut contre ma personne. Une ultime attaque, d'une ingéniosité et d'une cruauté sans précédent. Mon adversaire avait trouvé la pire chose qu'il pouvait me faire subir : me faire douter de moi-même, pour l'éternité. Plutôt que de vaincre, il avait choisi de refuser toute conclusion à cette bataille, et de me faire douter de l'existence même de cette dernière. Ainsi, chaque jour qui allait suivre, je contemplerai le panier à fruits, m'assurant que son activité n'ait pas repris, et me demandant si toute cette histoire n'avait pas été entièrement écrite par mon esprit.

Jamais je ne sus si on m'avait voulu du mal, si on m'en voulait encore, ou si je m'étais infligé cette détresse moi-même. Certains se seraient contentés de tout oublier, mais je n'y parvint pas. Ou plutôt, je ne le souhaitais pas. Je ne pouvais rayer aussi négligemment la possibilité que mon esprit me jouait des tours. Garder cela en tête assure une certaine forme de lucidité.